

Je parlerai du revenant, de la flamme et des cendres.
Et de ce que, pour Heidegger, *éviter* veut dire.

Qu'est-ce qu'éviter? Heidegger se sert à plusieurs reprises du mot courant, *vermeiden* : éviter, fuir, esquiver. Qu'est-ce qu'il aurait pu vouloir dire quand il s'agit de l'« esprit » ou du « spirituel »? Je précise tout de suite : non pas de l'esprit ou du spirituel mais de *Geist*, *geistig*, *geistlich*, car cette question sera, de part en part, celle de la langue. Ces mots allemands se laissent-ils traduire? En un autre sens : sont-ils évitables?

Sein und Zeit (1927) : que dit alors Heidegger? Il annonce et il prescrit. Il *avertit* : on devra éviter (*ver-*

meiden) un certain nombre de termes. Parmi eux, l'esprit (*Geist*). En 1953, plus de vingt-cinq ans plus tard, et ce ne fut pas n'importe quel quart de siècle, dans le grand texte qu'il consacre à Trakl, Heidegger note que celui-ci a toujours pris soin d'éviter (*vermeiden*, encore) le mot *geistig*. Et visiblement Heidegger l'en approuve, il pense avec lui. Mais cette fois, ce n'est plus *Geist*, ni même *geistlich* qu'il s'agit d'éviter, mais *geistig*.

Comment délimiter la différence et que s'est-il passé? Quoi de cet entre-temps? Comment expliquer qu'en vingt-cinq ans, entre ces deux signaux d'avertissement (« éviter », « éviter de s'en servir »), Heidegger ait fait un usage fréquent, régulier, marqué, sinon remarqué, de tout ce vocabulaire, y compris de l'adjectif *geistig*? Et qu'il ait souvent parlé non seulement du mot « esprit » mais, cédant parfois à l'emphase, au nom de l'esprit?

Aurait-il manqué d'éviter ce qu'il savait devoir éviter? Ce qu'il s'était en quelque sorte promis d'éviter? Aurait-il oublié d'éviter? Ou bien, comme on peut s'en douter, les choses sont-elles retorses et autrement nouées?

On pourrait s'engager ici dans l'écriture d'un chapitre destiné à un autre livre. J'en imagine le titre : *Comment ne pas parler*¹. Qu'est-ce qu'« éviter » veut dire, en particulier chez Heidegger? et ce n'est pas nécessairement l'évitement ou la dénégation. Ces dernières catégories sont insuffisantes dans la mesure où le discours qui habituellement les met en œuvre, celui de la psy-

1. C'est le titre d'un chapitre dans un livre publié simultanément aux éditions Galilée : *Psyché. Invention de l'autre*. Cf. aussi « Désistance » (*ibid.*).

chanalyse par exemple, ne prend pas en compte l'économie du *vermeiden*, en ces lieux où elle s'expose à la question de l'être. Cette prise en compte, c'est le moins qu'on puisse dire, nous en sommes très loin. Et tout ce que je voudrais tenter aujourd'hui, c'est de m'en approcher. Je pense en particulier à toutes ces modalités de l'« éviter » qui reviennent à dire sans dire, écrire sans écrire, à utiliser des mots sans les utiliser : entre guillemets, par exemple, sous une rature non négative en forme de croix (*kreuzweise Durchstreichung*), ou encore dans des propositions du type : « Si je devais encore écrire une théologie, comme je suis parfois tenté de le faire, le mot " être " devrait ne pas y apparaître¹ », etc. Or on sait bien, à la date où il dit cela, que Heidegger avait déjà fait disparaître ce mot tout en le laissant apparaître sous une rature, ce qui l'avait ainsi peut-être engagé, et depuis longtemps, sur la voie de cette théologie qu'il dit seulement vouloir écrire mais qu'il n'est pas sans écrire ici même en disant qu'il n'en est rien, qu'il ne le fait surtout pas et devrait fermer son atelier de pensée si un jour la foi l'interpellait². Ne manifeste-

1. Réponse à des étudiants de l'université de Zurich (1951). Séminaire traduit et présenté par F. Fédier et D. Saardjian dans la revue *Poésie*, 13, en 1980. Le passage que je cite et sur lequel je reviens dans *Comment ne pas parler* (o.c.) fut également traduit la même année par J. Greisch dans *Heidegger et la question de Dieu*, Grasset, 1980, p. 334.

2. « A l'intérieur de la pensée, rien ne saurait être accompli, qui puisse préparer ou contribuer à déterminer ce qui arrive dans la foi et dans la grâce. Si la foi m'interpellait de cette façon, je fermerais mon atelier. Certes, à l'intérieur de la dimension de la foi, on continue encore à penser; mais la pensée comme telle n'a plus de tâche. » Compte rendu

t-il pas, disant cela, qu'il peut le faire? et qu'il pourrait bien être, même, le seul à pouvoir le faire?

Le titre qui s'est imposé à moi pour cette conférence a pu surprendre ou choquer certains d'entre vous, qu'ils y aient ou non reconnu la citation – cette fois sans parodie – d'un livre scandaleux, d'abord anonyme et voué au feu ¹.

d'une session de l'Académie évangélique à Hofgeismar, décembre 1953, trad. par J. Greisch, in *Heidegger et la question de Dieu*, p. 335.

1. Puisque tout ce discours sera cerné par le feu, je rappelle d'un mot que le livre d'Helvétius, *De l'esprit*, fut brûlé au bas du grand escalier du Palais de Justice le 10 février 1759 sur arrêt du Parlement de Paris, après que le Roi lui eut retiré son privilège et que le pape Clément XIII eut interdit sa lecture *en toute langue*. On connaît la deuxième rétractation, plus ou moins sincère, de l'auteur. J'en cite quelques lignes, elles ne sont pas sans rapport, quoique fort indirectement, avec ce qui nous occupe ici : « ... je n'ai voulu donner atteinte ni à la nature de l'âme, ni à son origine, ni à sa spiritualité, comme je croyais l'avoir fait sentir dans plusieurs endroits de cet ouvrage : je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du christianisme, que je professe sincèrement dans toute la rigueur de ses dogmes et de sa morale, et auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées, toutes mes opinions et toutes les facultés de mon être, certain que tout ce qui n'est pas conforme à son esprit ne peut l'être à la vérité. »

On le sait aussi, Rousseau ne fut d'accord ni avec Helvétius ni avec ses persécuteurs. Encore le feu : « Il y a quelques années qu'à la première apparition d'un livre célèbre (*De l'esprit*), je résolus d'en attaquer les principes que je trouvais dangereux. J'exécutais cette entreprise quand j'appris que l'auteur était poursuivi. A l'instant je jetai mes feuilles au feu, jugeant qu'aucun devoir ne pouvait autoriser la bassesse de s'unir à la foule pour accabler un homme d'honneur opprimé. Quand tout fut pacifié, j'eus l'occasion de dire mon sentiment sur le même sujet dans d'autres écrits; mais je l'ai dit sans nommer le livre ni l'auteur. » (*Lettres de la Montagne*, 1764.)

De l'esprit – au feu : puisque tel pourrait être le sous-titre de cette

Ce titre paraît aujourd'hui anachronique dans sa grammaire et dans son lexique, comme s'il nous reconduisait à l'époque où l'on écrivait encore des traités systématiques sur le modèle des compositions latines de style cicéronien, *De spiritu*, quand ce qu'on appelle le matérialisme français du XVIII^e siècle ou le spiritualisme français des siècles suivants fondait là les plus beaux canons de notre rhétorique scolaire. La forme anachronique, voire le « rétro » provocant de ce *De l'esprit*, semble encore plus insolite dans le paysage de ce colloque, à la fois pour des raisons de style (rien n'y rappelle une manière heideggerienne) et, si je puis dire, de sémantique : l'esprit, voilà du moins l'apparence, ce n'est pas un grand mot de Heidegger. Ce n'est pas son thème. Il aurait su, justement, l'éviter. Et qui oserait soupçonner chez lui cette métaphysique – matérialiste ou spiritualiste – qui fit les beaux jours et les moments forts d'une tradition française, celle-là même qui a si durablement marqué nos institutions philosophiques?

Parce que ce soupçon paraît absurde, parce qu'il porte en lui quelque chose d'intolérable, et peut-être aussi parce qu'il se porte vers les lieux les plus inquiétants du trajet, des discours et de l'histoire de Heidegger, on évite à son tour de parler *de l'esprit* dans une

note, adressons une pensée aux hérétiques du Libre Esprit. L'auteur du *Mirouer des simples âmes*, Marguerite de Porette, fut brûlée en 1310. On brûla aussi les écrits des *Ranters* (Harangueurs), contre lesquels, au XVII^e siècle, en Angleterre, on portait les mêmes accusations que contre le Libre Esprit quelques siècles auparavant. Cf. Norman Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, trad. Payot, 1983, p. 158.